

Les Affranchis

Février 2012

Nouveautés

les affranchis

**NiL** |



Collection conçue et dirigée  
par Claire Debru

*Quand tout a été dit sans qu'il soit possible de tourner la page, écrire à l'autre devient la seule issue. Mais passer à l'acte est risqué. Ainsi, après avoir rédigé sa Lettre au père, Kafka avait préféré la ranger dans un tiroir.*

*Ecrire une lettre, une seule, c'est s'offrir le point final, s'affranchir d'une vieille histoire.*

*La collection « Les Affranchis » fait donc cette demande à ses auteurs : « Ecrivez la lettre que vous n'avez jamais écrite. »*



## Sommaire

*L'Insolent*, de Maxence Caron, p. 9  
à paraître le 16 février 2012

*Dear American Airlines*, de Jonathan Miles, p. 19  
à paraître le 16 février 2012

*Revue de presse*, p. 27  
Les ouvrages de la collection parus en 2011

*Contacts*, p. 31



## L'INSOLENT

« Maxence Caron est un esprit virtuose, une âme rare et un cœur tendre. L'insolent, ce n'est pas lui. Lui est l'intelligence hors-norme qui a écrit *L'Insolent*. Lisez-le sans tarder. »

Stéphane Zagdanski





# *L'Insolent*

roman

## Présentation de l'éditeur

Molière vient de monter *Le Misanthrope*. Alceste est furieux, humilié, déshonoré. Lui, l'être au goût exquis, le véritable aristocrate du savoir, le défenseur des vertus foulées aux pieds par flatteurs et courtisans, le gentilhomme infiniment supérieur aux petits marquis que cette diablesse de Célimène a le culot de lui préférer... Voilà qu'on ose le railler sur scène ? Hésitant toujours à partir au désert, Alceste se tourne, en désespoir de cause, vers son maître en misanthropie – un maître éternel, qui a tout vu, tout entendu, tout senti, et de tout temps – sans deviner que ses jérémiades vont provoquer un torrent de fureur. Outré par les simagrées de son ancien élève, Maxence Caron s'énerve et songe d'abord à les ignorer : après tout, pourquoi un misanthrope émérite viendrait-il au secours de qui que ce soit ? Difficile, cependant, de ne pas saisir cette trop belle occasion de dire à un disciple en herbe ce qu'est la misanthropie, loin de toute caricature. Il est temps de montrer à ce pauvre Alceste que le monde est encore plus ridicule, corrompu, encore plus nigaud que la cour de paons désignée par Molière, et que le désert ne peut servir de refuge à celui qui ne renonce pas à croire en l'humanité. Car tout est là : un misanthrope, un vrai, ne déteste les siens que parce qu'il conserve préalablement en lui la plus haute idée de l'esprit humain, une foi en la beauté, la douceur, l'harmonie et la sagesse.

Pour parvenir à retrouver cette image de la perfection humaine, à comprendre d'où elle provient, le misanthrope devra regarder droit dans les yeux les horreurs de la société où il est né. En somme, pour accéder au paradis, encore faut-il avoir désigné où se situe l'enfer et s'être patiemment imbibé de l'enseignement d'un purgatoire. Prenant Alceste par la

main, Maxence Caron le mène dans une nuit de Walpurgis où défilent les figures grimaçantes d'artistes, d'écrivains ou d'hommes politiques infiniment plus nocifs que ceux qu'Alceste a condamnés sur la scène du *Misanthrope*. Une fois décillé, Alceste sera prêt à comprendre le rôle éleveur de la musique et à s'approprier ses symboles, pour savoir entendre et écouter d'invisibles beautés, grâce à Liszt, Schubert, Beethoven et Bach, qui réconcilient l'entendement et la sensibilité dans l'âme du misanthrope le plus aguerri. Alors seulement, la misanthropie devient un art, un exercice humaniste hors des circonstances, parfaitement ontologique, et même un droit divin. Car en profondeur, la joie et la misanthropie ne sont pas opposées.

Lettre leçon, lettre roman d'initiation, lettre à la circularité proustienne et à la structure de *Divine Comédie*, lettre de flamboiement stylistique étourdissant, lettre fleuve sur la nécessité de s'élever misanthrope – et non de *tomber* misanthrope – afin de savoir encore entendre, apercevoir, aimer ce qui est beau, ce qui mérite notre dévotion, cet extra-ordinaire opus des « Affranchis » s'adresse bien sûr, à travers la figure d'Alceste, à un destinataire que nous connaissons très bien : nous.

Claire Debru

P.-S. : « En fait, ce[t *Insolent*] est un récit romancé, dans une forme assez singulière et dont je ne vois pas beaucoup d'exemples dans la littérature en général. Je ne l'ai pas voulu ainsi. C'est ainsi. Il s'agit d'une manière de symphonie littéraire, émotive plutôt que d'un véritable roman. L'écueil du genre c'est l'ennui. Je ne crois pas que mon machin soit ennuyeux. Au point de vue émotif ce récit est assez voisin de ce qu'on obtient ou devrait obtenir avec de la musique. Cela se tient sans cesse aux confins des émotions et des mots, des représentations précises, sauf aux moments d'accents, eux impitoyablement précis. D'où quantité de diversions qui entrent peu à peu dans le thème et le font chanter finalement comme en composition musicale. »

Louis-Ferdinand Céline  
au sujet du *Voyage au bout de la nuit* (lettre à la NRF, avril 1932).

## Commentaires

« Virtuose et musical, Maxence Caron ouvre des angles nouveaux et remarquables. »

Philippe Sollers

« Philosophe, poète, essayiste (même s'il récuse ce terme un peu hypocrite), promoteur d'une nouvelle pensée fondée sur la transcendance absolue de l'altérité divine, Maxence Caron n'a cessé de défendre le droit imprescriptible de l'Esprit dans un monde toujours plus déserté, et cela dans une parole qui récapitule et ranime toutes les ressources de la langue française. Je considère Maxence Caron comme une des personnalités les plus attachantes de ce début de siècle. »

Jean-François Marquet

« Sur l'échelle harmonique de saint Augustin, Chateaubriand, Flaubert, Schubert, entre la vitupération et l'élégiaque, Maxence Caron remet à sa place la misanthropie d'Alceste. »

Guy Dupré

« Maxence Caron n'a peur de rien, ne doute de rien, il suit son chemin de lumière comme si les ténèbres n'avaient pas de prise sur lui. Il a écrit un livre qui dévoile quand et comment il a pris ce chemin où il nous conduit dans son sillage. »

Marc Fumaroli, de l'Académie française

« Picasso seul, lorsqu'il découvrit – en 1907 – le musée du Trocadéro, ressentit le caractère magique de ce qu'on n'appelait pas encore des fétiches. Et Malraux, qui relate cette scène primitive, affirme que vers l'immémorial le plus sinistre fétiche est un intercesseur. Il nous mène vers la brumeuse du monde, à travers la nôtre. Comme le mythe, il capte le mystère, non en l'éclaircissant, mais en l'interrogeant. L'œuvre de Maxence Caron est proche des fétiches, car – qu'on ne s'y trompe pas – si c'est vers la Lumière qu'elle entend nous mener, toute origine est obscure et c'est l'homme lui-même qui est ici interrogé, avec une virulence qui rappelle celle des fétiches et des dernières toiles de Picasso. Le lecteur inconnu qui ouvrira *L'Insolent*, cette lettre-roman monstrueuse et magnifique, pourrait bien se retrouver en présence d'un objet magique qu'il sera incapable de quitter. »

Jean-Pierre Zarader

## L'auteur

Calfeutré dans son intérieur sous l'assaut de migraines d'une violence inexorable, Maxence Caron a appris à vivre en la compagnie des livres, de la musique et de sa pensée. Comme bien des enfants prodiges, il aura très tôt compris que ses dons seraient assortis de quelques malédictions : l'oreille absolue, une aisance mozartienne au piano, une agrégation de philosophie à vingt-deux ans, une thèse de doctorat récompensée par l'Académie Française (*Heidegger – pensée de l'être et origine de la subjectivité*), une collection de prix au Conservatoire national de musique et la conception, à moins de trente ans, d'un système de philosophie entièrement nouveau (*La Vérité captive – De la philosophie*), lui ont valu une pluie d'éloges et quelques jalousies. C'est sans regret qu'il a choisi la liberté pour se consacrer à l'écriture, loin des sentiers battus, renonçant à la carrière académique qui lui tendait les bras. Après avoir fondé aux Editions du Cerf la collection des « Cahiers d'histoire de la philosophie », où sont magistralement commentées les œuvres de Simone Weil, Kant ou Montaigne, il a poursuivi son cheminement philosophique et littéraire en se tournant vers la poésie (*Le Chant du veilleur – Poème symphonique*) et la musique (*Pages – Le Sens, la musique et les mots*). Grand admirateur de Tzara et Claudel, interprète remarquable de Bach et Beethoven, penseur rigoureux de Lacan et saint Augustin, catholique inclassable et méditatif au tempérament de feu, Maxence Caron se dérobe à toutes les écoles de pensée et a d'ores et déjà marqué son époque d'une empreinte si singulière qu'elle ne laisse aucun lecteur indifférent : sa culture, son amour de la langue française, son goût du jeu et de la provocation, son style à la fois baroque et cinglant font de cet écrivain de trente-cinq ans l'une des figures montantes de l'avant-garde littéraire.

## *L'Insolent* Extrait

« Alceste vous errez.

Alceste vous êtes vagabond chez les fous.

Alceste, ne vous ai-je pas tout appris pour que vous renonciez à la folie de vouloir régler un hôpital de fous... Mon pauvre Alceste, vous ai-je pas enseigné l'art de vous taire et de parler selon que l'exigent les rythmiques et dynamiques volontés et désirs du saint hôte de l'âme... Mon cher Alceste m'écoutez-vous si je vous écris la *divine comédie du misanthrope* ?

(...)

Sachez ainsi, nonchalant et faux disciple, hypocrite, que l'on n'est jamais insolent si l'on manque au commandement d'insolence spirituelle qui est celui que je croyais vous avoir vu retenir. Souffrez, vous l'atrabilaire amouraché, qui avez manqué le sens et le comportement de l'insolent, qui avez été aveugle à l'intelligence et au principe qui irriguent cette misanthropie dont on ne saurait jamais faire une bile, une humeur, une démangeaison, une dartre, souffrez que j'objecte un mépris considérable à la plainte que vous m'adressiez dans votre lettre. Je ne répondrai à aucune de vos questions : elles sont idiotes. Vous avez donc le choix entre mon silence ou la radicalité de ma parole, et je déduis avec lassitude, mais sans difficulté, que si vous m'ennuyez de courrier c'est pour ne vous malheureusement point repaître de mon silence. Je vous dirai en conséquence le chemin qui, de votre atrabilieux comportement femelle, bréhaigne et pathogène à la misanthropie mystique, conduit au salut de l'insolent. Et vous verrez qu'au lieu des préciosités pseudo-bachiques que vous opposez aux précieuses, vous verrez qu'en place des minauderies dont vous nourrissez ces salons qu'il vous déchire de laisser à eux-mêmes, vous constaterez qu'à ce que vous craignez être l'ennui de la thébaïde, une odysée conduit de vous à un insoupçonnable vous-même.

(...)

Vous comprendrez combien la solitude est altruiste en la bénédiction qu'une essentielle et seule instance rectrice accorde à qui ne s'occupe que de tenir le journal des traces éternelles. Et si vous ne compreniez toujours pas, car je ne me lasse pas de dire la médiocrité d'un individu capable de s'irriter à la première des algarades du dernier des petits marquis excrétés de ses sociétés interlopes, si vous ne comprenez toujours pas, il restera que mon indifférence n'aura certainement pas perdu son temps à confondre votre indigence et à refréner vos ambitions en un domaine où n'excellent que ceux dont le cœur pense et dont la pensée trouve son propre cœur. »

DEAR AMERICAN AIRLINES

« Il existe quelques règles simples pour écrire une lettre de réclamation efficace. Rester clair et direct. Ne jamais s'excuser. Inclure une scène comprenant un piège à opossum. Et toujours viser la longueur d'un roman. N'importe qui peut le faire, mais seul Jonathan Miles sait rendre aussi la chose insolente et éthylique, honnête jusqu'à la corde la plus fine, et superbe, simplement superbe. Je compte sur vous pour l'acheter et le lire immédiatement. C'est tout. »

John Hodgman,  
écrivain et humoriste, auteur du best-seller *The Areas of my Expertise*



© Jonathan Miles, 2008  
(Houghton Mifflin Company, New York)  
Traduction française : NiL éditions, Paris, 2012

## *Dear American Airlines*

roman

### Présentation de l'éditeur

Désespéré, à bout de nerfs, un bloc de papier posé en équilibre sur son sac à dos, Benjamin R. Ford aurait voulu éviter de devoir broser son propre portrait... A cinquante-trois ans, il a aussi prodigieusement raté sa carrière de poète que réussi celle d'alcoolique ; ses nuits héroïques de mondanité littéraire ne peuplent que ses rêves sur canapé clic-clac, il survit dans un trois-pièces sordide grâce à ses traductions, et les femmes de sa vie ont toutes claqué la porte, sauf sa mère, qui est schizophrène, impotente et sous sa responsabilité ! Benjamin R. Ford, dit Bennie, aurait également souhaité ne pas rendre de comptes sur le voyage qu'il entreprend, de New York à Los Angeles, mais le vol en correspondance étant retardé depuis des heures, il est bloqué à l'aéroport de Chicago, bouillant de colère et de frustration : cette fois, si sa dernière chance de ne pas *complètement* rater sa vie est en train de lui filer sous le nez, c'est uniquement la faute d'American Airlines, et par conséquent, il va le leur faire savoir ! Le retard de cet avion n'est pas un contretemps : c'est un drame, une tragédie aux conséquences irrattrapables. Car assister à la cérémonie de mariage de sa fille, Stella, était le seul espoir de Bennie d'établir enfin un semblant de relation avec elle, de se faire pardonner son absence, d'assumer son rôle de père avec une bonne vingtaine d'années de retard, de devenir enfin un homme, de prendre un nouveau départ... Or, précisément, ce départ est déprogrammé par la scandaleuse incompétence d'une compagnie aérienne ! Ce qui commence comme une lettre de réclamation pour obtenir le remboursement d'un billet à 392,68 \$ prend peu à peu la forme d'une confession emportée, furieuse et drôlissime, où tous les

échecs d'une vie dansent une bacchanale frénétique pour être revisités dans une ultime tentative de libération.

Courrier administratif détourné, *Dear American Airlines* montre comment l'écriture romanesque la plus créative a tout à gagner d'une forme épistolaire ici exploitée avec une imagination, une verve et une énergie exceptionnelles.

Claire Debru

P.-S. : Jouant cartes sur table, Jonathan Miles n'a pas choisi d'écrire un roman sous forme de lettre, mais une lettre sous forme de roman : il est hanté par la question de la temporalité, de l'utilité du courrier, du mystérieux accueil que lui réservera son destinataire. Son style chaloupé, coupé dans son premier élan, et reprenant résolument sa verve dans de longues phrases aux incises rythmiques, passe du registre littéraire soutenu au dialogue le plus aérien. La mise en abîme de l'écriture épistolaire dans le travail de traduction de Bennie surprendra le lecteur par son habileté et son originalité. Miles nous prouve, dès ce premier roman, qu'il écarte d'emblée toute facilité pour viser, ainsi que le relève le *Los Angeles Times*, « quelque chose de grand ». Bon voyage...

## Commentaires

« Un périple dur et frénétique... J'ai adoré ce roman, qui s'avère être une véritable et puissante pharmacie. »

Jim Harrison, auteur de *Légendes d'automne*,  
*Une odyssée américaine*, *Un bon jour pour mourir*

« Follement divertissant. Bienfaisant d'un point de vue non seulement philosophique mais également émotif. »

Richard Russo, *The New York Times Book Review*

« D'une complexité troublante. La satire, à coup sûr, représente une bonne part du sujet, mais Miles poursuit quelque chose de plus grand. Voilà une écriture qui ne se planque pas. »

David Ulin, *Los Angeles Times*

« Un premier roman étincelant, drôle, irrévérencieux et bouleversant. Il n'est pas facile d'écrire un livre aussi réussi, mais Jonathan Miles y est parvenu sans y faire sentir le moindre effort. »

Elizabeth Gilbert, auteur de *La Tentation du homard*,  
*Le Dernier Américain*, *Mange, prie, aime*

« Hilarant et désarmant, drôle, intelligent, touchant, délicieusement caustique. »

Porter Shreve, *Chicago Tribune*

« Une plainte absolument hilarante et, au final, poignante, sur les injustices de la vie. »

Scott Morris, *The Wall Street Journal*

« Une élaboration brillante ; M. Miles est un fabuleux écrivain. »

Steve Weinberg, *Dallas Morning News*

« Nous comprenons la chose comme une œuvre de fiction et n'avons aucun commentaire à formuler. »

Tim Smith, porte-parole d'American Airlines, cité par *USA Today*

*Traduction : © Claire Debru, tous droits réservés.*

## L'auteur

Né en 1971, Jonathan Miles fuit Phoenix et son foyer à dix-sept ans. Il passe une bonne partie de sa jeunesse dans le Mississippi, où il trouve refuge auprès de l'écrivain Larry Brown, dont l'influence sera sur lui déterminante. Passionné de poésie, il suit en fanatique, à plusieurs reprises, le même séminaire de Barry Hannah, dont l'enseignement le marque également et renforce sa vocation littéraire. Après avoir multiplié les petits boulots, depuis musicien de blues à barman en passant par jardinier, il se décide à faire le grand saut et s'installe à New York, où il devient journaliste. Critique littéraire pour *Men's Journal*, il publie de nombreux essais de *creative non-fiction*, si remarquables qu'ils sont repris par les célèbres anthologies *Best American Crime Writing* et *Best American Sport Writing*. Collaborateur du très glamour *GQ*, du très satirique *New York Observer*, de la très prestigieuse *New York Times Book Review*, il a longtemps tenu le rôle de *cocktail columnist* au *New York Times*. Il vit actuellement dans une ferme du New Jersey où il achève son deuxième roman, aussi ambitieux et inattendu que le premier.

L'idée de *Dear American Airlines* a germé dans son esprit il y a quelques années, quand il s'est lui-même retrouvé bloqué durant huit heures à l'aéroport de Chicago O'Hare, « pour des raisons météorologiques ». Ce jour-là, tout en scrutant vainement un quelconque nuage dans un ciel au soleil étincelant, maudissant la compagnie aérienne qui lui volait son temps et se payait sa tête, il s'est mis à écrire. Ce premier roman lui a valu un grand succès auprès du public et une déclaration d'amour enthousiaste de la critique.

*Dear American Airlines*  
Extrait

« ... oh, nom d'une pipe, chers American Airlines, vous êtes encore en train de lire ça ? (...)

Qui êtes-vous ? Vous, là, tout seul, qui tournez mes ci-présentes pages par sens du devoir, quelque part... Oui, vous.

(...)

Je parie que vous êtes jeune, ou que vous avez l'air jeune ; passer les piles de courrier au peigne fin est un job temporaire pour débutant, sur le plus bas des échelons. J'imagine que c'est ainsi que vous vous représentez votre vie, vous aussi : comme une échelle que vous commencez tout juste à gravir. Permettez-moi de tenter un coup audacieux, avec excuses à la clef en cas d'erreur sur la cible. Vous êtes un Texan d'origine, ou au pire vous venez de l'Oklahoma, l'aura aguicheuse de Fort Worth étant finalement limitée. En tant que membre d'une grande entreprise, vous êtes, je le suspecte, un traditionaliste, le type même du « Je-Crains-Dieu », peut-être un lauréat récent de l'une des grandes universités du Texas. Peut-être de l'université de Dallas (j'y ai fait une lecture, une fois) ou de celle de Midwestern State – un établissement où ça ne rigole pas, un campus stratégique, l'un de ces poulaillers surveillés par les très grosses boîtes. Néanmoins vous appréciez les vertus concrètes d'un boulot pour une grande société. La limpidité de votre avenir, la manière dont celui-ci peut être quantifié, cela vous rassure. Pour être franc, je vous envie : vous n'êtes pas victime de vos rêveries, vous. Nulle condescendance de ma part ici, notez bien. Vous avez les reins solides, un plan tout tracé. Vos bottes sont bien plantées dans le sol. Le monde vous appartient, vous tend les bras, etc.

Et pourtant, vous êtes – il est quelle heure, c'est quel jour ? – en train de lire ça. Au moment où vous avez ouvert l'enveloppe pour en tirer cette extravagante liasse de papier, vous avez dû en rester baba et reculer

vosre siège à roulettes jusqu'au fond de votre box, soupesant la liasse d'une main comme pour en déterminer le poids, avant de lancer au voisin du box adjacent : « Dis donc, on tient un recordman. » Vous avez peut-être dit « taré » – aucun problème. Peut-être même avez-vous ajouté une référence à Jack Nicholson dans *The Shining*, avec son énorme paquet de pages couvertes de la même phrase maniaque. Là c'est un peu excessif mais c'est bon, je comprends l'impulsion. Une longue hilarité stupéfaite aura certainement retenti entre vous deux, et peut-être même aurez-vous montré cette lettre à votre supérieur qui aura secoué la tête avec un sourire amusé. Oui mais pourtant vous lisez. »



## Revue de presse

**ANNIE ERNAUX**  
*L'autre fille*

« Pas de règlements de comptes, mais des phrases coupantes comme des silex, dont l'implacable lucidité ne s'embarrasse pas de la morale admise. »

Christophe Kantcheff, *Politis*

« En écrivant à sa sœur morte deux ans avant sa naissance, la romancière nous donne un texte étincelant de beauté et de mystère. (...) *L'autre fille* n'est pas un acte de foi, mais il a quand même des allures de montée transgressive vers le mystère des mystères. A mesure qu'on avance dans cette lettre qu'il est impossible de ne pas lire d'une traite – elle est brève – et de relire une seconde fois, on sent qu'à défaut d'être un acte de foi, elle va se muer en acte d'espérance. »

Sébastien Lapaque, *Le Figaro littéraire*

« Dans ce récit court et intense, parfois dérangeant, Annie Ernaux ne s'autorise aucune complaisance, ne dissimule rien des sentiments troubles qui l'habitent, évalue avec intelligence et finesse l'étendue des séismes intérieurs. (...) Dans un style sobre, austère et d'une grande élégance, elle cerne les contours de l'absence et de la distance infranchissable entre elle et cette aînée couchée sous terre tout près des parents. »

Corinne Renou-Nativel, *La Croix*

**NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES**

*Je pars a l'entracte*

« C'est une poignante lettre à un ami perdu. Quatre-vingts pages serrées pour arrêter de se ronger l'âme et le cœur. (...) Son hommage stylé a bien fière allure. »

Alexandre Fillon, *Madame Figaro*

« Nicolas d'Estienne d'Orves (...) règle ses comptes avec panache, dans un corps à corps courageux et d'une émouvante nudité. »

Marine de Tilly, *Le Point*

« Une lettre bouleversante mais sans concession. Tombeau pour une amitié défunte, noyée dans l'amertume, le silence et la haine de soi. Un récit implacable, admirable. »

Claire Julliard, *Le Nouvel Observateur*

**BRUNO TESSARECH**

*Vincennes*

« Le romancier Bruno Tessarech (*La Machine à écrire*) se souvient de l'université de Vincennes des années 70, à laquelle il déclare son amour. (...) Il est passionnant ce *Vincennes* de Tessarech, tout frémissant de cette époque chamboulée. »

André Rollin, *Le Canard enchaîné*

« “Toujours demander plus à l'histoire, à la pensée, aux hommes ; toujours laisser parler le désir.” Un beau programme et un beau récit. »

Olivia de Lamberterie, *Elle*

« Un petit volume qui stimule agréablement l'intelligence et la nostalgie. »

Jean-Paul Brighelli, *Marianne 2*

**ROMAIN SLOCOMBE**  
*Monsieur le Commandant*

« Un roman bouleversant que celui de Romain Slocombe. (...) Aussitôt paru, l'ouvrage de Slocombe fut jugé l'un des plus importants de la rentrée littéraire. (...) Tout sonne si juste dans ce livre que l'on en oublie qu'il s'agit d'une fiction et que l'on se surprend lisant *Monsieur le Commandant* comme une histoire vraie. »

Edmonde Charles-Roux, de l'académie Goncourt, *La Provence*

« Le résultat est extraordinaire et fait de ce livre (...), sans aucun doute, l'un des livres phares de cette année 2011. »

François Busnel, *L'Express*

« L'ultraprolifique et talentueux Slocombe (...) signe un ouvrage remarquable et glaçant. »

François Julien, *VSD*

**LINDA LÊ**  
*A l'enfant que je n'aurai pas*

« C'est un texte entre réflexion et littérature, écrit autant avec la tête qu'avec l'âme. (...) Linda Lê livre un texte aussi sobre que magnifique à l'enfant qu'elle n'aura pas. »

Luc Le Vaillant, *Libération*

« Tour à tour ironique, violente, drôle, tendre, accusatrice, émouvante, jamais dogmatique, Linda Lê pourfend les clichés et se dévoile. En s'adressant à cet enfant virtuel par la seule puissance de l'écriture, elle lui donne vie dans ces pages. On en sort chavirée. »

Evelyne Bloch-Dano, *Marie Claire*

« Linda Lê a décidé de ne jamais enfanter, et s'en explique comme elle sait le faire, franche, crue, respectueuse, clairvoyante. (...) La confession poignante d'une femme de lettres, vouée à l'écriture. »

Marine Landrot, *Télérama*

**YVES SIMON**

*Un homme ordinaire*

« Yves Simon est un homme délicat. Dans ce texte court, il s'adresse à son père qui vient de disparaître. Une belle lettre où il regrette de ne pas avoir su lui dire qu'il l'aimait, au nom d'une rébellion qui semble bien inutile avec le recul. »

Charles Rouah, *Femme actuelle*

« Dans ce nouvel opus de la collection « Les Affranchis », où un auteur rédige une lettre très personnelle, le chanteur et écrivain met son cœur à nu dans un émouvant aveu. »

Christine Sallès, *Psychologies magazine*

« Plongeon tout en subtilité au plus profond de l'intime de l'artiste, au creux de ses sentiments puissants pour son père disparu depuis plus de quarante ans. Une longue lettre d'amour – pour dire les mots, jamais dits – d'une beauté rare. »

Serge Bressan, *Le Quotidien*

## Contacts

*Directrice de collection :*

Claire Debru  
cdebru@laposte.net

*Service de presse :*

Marie-Laure Goumet

mgoumet@robert-laffont.fr ; 01 53 67 14 58

Juliette Duchemin (Régions et Suisse)

jduchemin@robert-laffont.fr ; 01 53 67 14 57

Brigitte Forissier (Belgique)

auteurs@skynet.be ; 00322 345 06 70

Marie-Eve Provost (Canada)

meprovoost@robert-laffont.ca ; 514 202 39 46

*Service commercial :*

bblon@robert-laffont.fr ; 01 53 67 14 69

*Distribution :*

Interforum

NiL éditions

24, avenue Marceau

75008 PARIS

www.nil-editions.fr

**Livret gratuit, ne peut être vendu**

*Composé par Nord Compo Multimédia  
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

N° d'impression :  
*Imprimé en France*